



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Léry et les poissons. Une lecture rapprochée des stratégies descriptives

Smith, P.J.

Citation

Smith, P. J. (2023). Léry et les poissons.: Une lecture rapprochée des stratégies descriptives. *Le Verger*, 25, 1-18. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3562992>

Version: Publisher's Version

License: [Leiden University Non-exclusive license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3562992>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).



LÉRY ET LES POISSONS : UNE LECTURE RAPPROCHÉE DES STRATÉGIES DESCRIPTIVES

Paul J. SMITH (Université de Leyde)

L'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* (1578)¹ de Jean de Léry est un texte savamment construit, dans lequel l'auteur se positionne par rapport aux *Singularitez de la France antarctique* (1557) et à la *Cosmographie universelle* (1575) d'André Thevet². Il le fait en corrigeant, contredisant et critiquant ce dernier – sa critique est si insistante que la grande quantité d'informations qu'il emprunte à Thevet, sans le mentionner, passe pratiquement inaperçue. D'un point de vue rhétorique, Léry tente d'affirmer sa distance à l'égard de Thevet non seulement par l'*inventio*, mais aussi par la *dispositio* et l'*elocutio*. Dans le présent article, j'étudierai ces stratégies rhétoriques en m'intéressant à un discours spécifique, à savoir le descriptif, avec lequel Léry fait alterner son discours narratif, jusqu'à l'intégrer dans celui-ci, et inversement.

À l'intérieur du discours descriptif, je me limiterai au domaine de l'histoire naturelle, et plus particulièrement à l'ichtyologie³. Le choix de cette limitation aux *aquatilia* a été fait en raison de la chronologie de l'histoire, car le discours zoologique de Léry commence logiquement par les créatures marines qu'il rencontre lors de sa navigation vers le Brésil. Une autre raison de ce choix est la place spéciale que prend l'ichtyologie au sein de l'histoire naturelle depuis les années 1550. L'ichtyologie joue un rôle pionnier dans le développement de l'histoire naturelle au XVI^e siècle. Le milieu du siècle voit une succession rapide de publications d'une dizaine d'ouvrages richement illustrés sur les poissons : ainsi Pierre Belon (1517-1564) publie deux ouvrages ichtyologiques illustrés en français (1551 et 1555) et un en latin (1553) ; Guillaume Rondelet (1507-1566) en publie deux en latin (1554-1555) et un en français (1558) ; Ippolyto Salviani (1514-1572) en publie un en latin (1558), et Conrad Gessner (1516-1565) deux en latin (1558 et 1560)⁴. Une troisième raison pour nous limiter aux *aquatilia* est cette curieuse tendance que l'on constate en lisant les chapitres ichtyologiques de Léry : plus le lecteur entre dans le texte de Léry, plus les descriptions ichtyologiques se mêle aux descriptions anthropologiques – les poissons sont souvent anthropomorphisés alors que – curieusement – les humains tendent en quelque sorte à se transformer en créatures aquatiques.

¹ Mon édition de référence est Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* (2^e éd. : 1580), éd. Frank Lestringant, Paris, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

² J'ai utilisé les éditions suivantes : André Thevet, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique*, éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 1997 et *La Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huillier et Guillaume Chaudière, 1575.

³ Le terme « ichtyologie » est utilisé ici pour la commodité de mon argumentation. En fait, ce terme est anachronique : s'il se rencontre déjà occasionnellement en latin au XVI^e siècle, il est d'usage courant seulement au XVIII^e siècle. Le terme le plus fréquemment utilisé aux XVI^e-XVII^e siècles est « histoire (naturelle) des poissons », comprenant l'étude, non seulement des poissons, mais aussi d'autres espèces aquatiques, y compris les cétacés (baleines, dauphins) et les testacés. C'est dans ce sens large que j'utilise le terme.

⁴ Pareilles constations ont été faites par Arnaud Zucker, « Fonctions des classes dans les traités ichtyologiques de P. Belon et G. Rondelet : empreinte ou alibi antique ? », dans Thierry Gontier (éd.), *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'Âge classique*, Louvain, Peeters, 2005, p. 7-32 (spécialement p. 7-8). Voir aussi Philippe Glardon, *L'histoire naturelle au XVI^e siècle. Introduction, étude et édition critique de La nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz, 2011, p. 6-7 et Paul J. Smith et Didi van Trijp, « Dynamiques européennes de l'humanisme érudit dans l'histoire naturelle. Le cas de l'ichtyologie, de Belon, Rondelet et Gessner à Willughby et Ray », dans Denis Crouzet et alii (éds.), *L'humanisme à l'épreuve de l'Europe (XV^e-XVI^e siècle). Histoire d'une transmutation culturelle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2019, p. 167-181.



Afin de souligner l'importance des aspects proprement ichtyologiques chez Léry, et d'identifier les espèces décrites, je me référerai aussi occasionnellement au livre le plus célèbre sur la faune et la flore du Brésil, l'*Historia Naturalis Brasiliae* (1648) de Georg Marcgraf (1610-1644)⁵. Et, pour les aspects proprement ichtyologiques, je ferai régulièrement appel aux descriptions et dessins d'un journal de bord, rédigé en 1698 par un certain François de Meyer lors d'une navigation vers la Guadeloupe⁶. Ce journal présente des similitudes remarquables avec l'*Histoire* de Léry, sans que celle-ci soit mentionnée.

Les descriptions ichtyologiques et surtout les illustrations de ces deux textes permettent de répondre à un défaut dont Léry est douloureusement conscient, à savoir qu'il n'a pas pu faire réaliser d'images des animaux observés, malgré des tentatives réitérées. Comme il le fait remarquer à propos du *coati*, un animal au long museau apparenté au raton laveur, inconnu du lecteur français contemporain auquel le livre est destiné :

j'ay souvent prié un nommé Jean Gardien, de nostre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant cestuy-là que beaucoup d'autres, non seulement rares, mais aussi du tout incognus par deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut jamais adonner. (p. 275)

Ma lecture rapprochée des descriptions ichtyologiques de l'*Histoire d'un voyage* sera linéaire : je suivrai autant que possible l'ordre du texte de Léry, car c'est ainsi que la mise en œuvre des stratégies descriptives s'illustre le mieux.

DISPOSITIO ET TOPOI DESCRIPTIFS

À la différence de Thevet, qui ne traite pas ses sujets en chapitres homogènes (ainsi Thevet aborde le toucan dans un chapitre au titre hétéroclite : « La manière de trafiquer entre ce peuple. D'un oiseau nommé Toucan, & de l'épicerie du pays⁷ »), Léry présente le matériau de l'histoire naturelle de manière plus structurée. Cet arrangement est annoncé séparément et avec emphase dans un « Sommaire » qui est placé après la Préface. Ce paratexte annonce cinq chapitres d'histoire naturelle : deux botaniques – les chapitres IX (plantes cultivées) et XIII (plantes sauvages) – et quatre chapitres zoologiques – les chapitres III, X, XI et XII.

Examinons de plus près les quatre titres zoologiques tels qu'ils figurent dans le Sommaire. Chacun de ces titres annonce certaines perspectives essentielles à partir desquelles la faune brésilienne est décrite. À cet égard, le titre du chapitre III est significatif : « Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans, et autres de plusieurs sortes que nous vismes et prismes sous la zone Torride » – les verbes « vismes et prismes » indiquent que Léry tente de se positionner comme un « homme pratique », un « *practical man* » (selon le terme d'Anthony Grafton⁸), un homme d'observation directe, dont la perspective, que l'on a qualifiée

⁵ Georg Marcgraf, Willem Piso, *Historia Naturalis Brasiliae*, annotations de Jean de Laet, Leyde, Franciscus Hackius, 1648.

⁶ Il s'agit d'un manuscrit qui se trouve aux Archives nationales, La Haye, Collection 349 Famille Delprat, accès 2.21.183.16, inv. n° 106a. Ce carnet de voyage, écrit dans un français curieux et phonétique, avec des dessins faits à la main en couleur, raconte le voyage maritime de François de Meyer, qui le mène de La Rochelle à la Guadeloupe. On ne sait rien de De Meyer à part son nom. Sur ce texte, voir Paul J. Smith, Didi van Trijp et Alan Moss, « François de Meyer's Fish Travelogue (1698) », dans Paul J. Smith et Florike Egmond (dir.), *Towards a Cultural History of Early Modern Ichthyology (1500-1800)*, Leyde, Brill (à paraître en 2023). Une édition critique de ce carnet de voyage, qui outre les aspects d'histoire naturelle aborde également les aspects cérémoniels des coutumes maritimes, est en préparation.

⁷ A. Thevet, *Singularitez*, op. cit., p. 185.

⁸ Anthony Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Harvard UP, 1992.



d'« autoptique⁹ », n'est biaisée par aucune connaissance livresque. Le titre du chapitre X annonce certaines des autres tendances du descriptif lérien : « Des animaux, venaisons, gros lézards, serpents, et autres bestes monstrueuses de l'Amerique ». Le mot « venaisons » met l'accent sur le côté utilitaire (chasse et cuisine), susceptible d'intéresser un praticien ; le terme « monstrueux » accuse l'insolite inquiétant, créant ainsi un de ces effets de suspense qui, piquant la curiosité du lecteur, agrémentent la lecture du livre de Léry. Le chapitre XI, intitulé « De la variété des oyseaux de l'Amerique, tous differens des nostres : ensembles des grosses chauve-souris, abeilles, mouches, mouchillons, et autres vermines estranges de ce pays-là », accentue cet effet suspensif du monstrueux moyennant les qualificatifs « tous differens des nostres » et « vermines estranges ». Le côté pratique (pêche et cuisine) se retrouve dans le titre suivant : « D'aucuns poissons plus communs entre les sauvages de l'Amerique : et de leur manière de pescher ».

Le « Sommaire » dans lequel ces titres sont annoncés montre avec quelle conscience Léry procède dans l'organisation de son *Histoire*, et avec quelle insistance il s'efforce de l'explicitier. La longue phrase métadiscursive qui ouvre le chapitre XIII en témoigne également :

Ayant discoursu ci-dessus tant des animaux à quatre pieds que des oyseaux, poissons, reptiles et choses ayans vie, mouvement et sentiment, qui se voyent en l'Amerique : avant encores que parler de la religion, guerre, police et autres manieres de faire qui restent à dire de nos sauvages, je poursuivray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruicts, racines, et en somme ce qu'on dit communément avoir ame vegetative, qui se trouvent aussi en ce pays-là¹⁰. (p. 306)

Cependant, à y regarder de plus près, les informations fournies dans les quatre chapitres zoologiques (animaux marins, animaux terrestres, oiseaux et autres animaux aériens, poissons brésiliens côtiers et d'eau douce) ne semblent pas toujours avoir été menées avec la même rigueur – bien que l'auteur soit conscient de cela, et continue d'utiliser de nombreuses prolepses et d'analepses pour garder son emprise sur l'ordonnance du texte. Pour éviter le *taedium* de la description énumérative, l'auteur a soin d'inclure nombre de descriptions zoologiques, et surtout ichtyologiques dans les chapitres plutôt narratifs du livre. Et inversement, il introduit aussi beaucoup de matière narrative dans son discours descriptif, comme nous le verrons.

Le chapitre II offre le premier exemple dans lequel la description ichtyologique est tissée dans le contexte narratif. L'emboîtement du descriptif dans le récit est en quelque sorte motivé par la narration d'une période de calme sur mer. En termes narratologiques : moyennant le descriptif, la durée allongée de la narration s'adapte à la durée étirée (trois jours) du temps narré. Le passage ichtyologique de ce chapitre contient quelques éléments topiques, qui viennent jouer un rôle dans le reste du livre. Parmi ces éléments, mentionnons l'extrême richesse de la nature des tropiques, qui est un lieu commun de tous les récits de voyage ayant trait au Brésil. De cette abondance de poissons, Léry donne la description suivante, que je cite ici intégralement à cause de son importance rhétorique pour l'ensemble de l'*Histoire* :

[...] nous prinsmes si grande quantité de poissons avec des rets à pescher (que nous avions, et avec des hameçons) qu'après que nous en eumes mangé à nostre souhait, parce que nous n'avions pas l'eau douce à commandement, craignans que cela ne nous alterast par trop, nous fusmes contraints d'en rejeter plus de la moitié en mer. Les especes

⁹ Sur ce terme, dans le contexte brésilien, voir Neil Safier, « Beyond Brazilian Nature. The Editorial Itineraries of Marcgraf and Piso's *Historia Naturalis Brasiliae*, dans Michiel van Groesen (dir.), *The Legacy of Dutch Brazil*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 168-186.

¹⁰ Cette phrase témoigne d'une conscience dispositionnelle et d'une intelligence de l'ordre de la nature qui ne sont pas celles d'un « homme pratique ». Nous y reviendrons dans notre conclusion.



estoyent, Dorades, Chiens de mer, et autres de plusieurs sortes dont nous ne savions les noms : toutefois il y en avoit de ceux que les mariniers appellent Sardes, qui est une espece de poisson lequel n'a pas seulement si peu de corps qu'il semble que la teste et la queue (laquelle il a neanmoins competamment large) soient joints ensemble, mais encores outre cela ayant ladite teste faite en façon de morion à creste, il est de forme assez estrange. (p. 121)

Léry utilise le thème de l'abondance pour en tirer des effets proprement littéraires : il le réutilise et le renverse dans le récit dramatique du retour, qui relate comment Léry et ses compagnons souffrent d'une « extrême famine », comme l'indique le titre du dernier chapitre du livre, de sorte que pour survivre l'équipage est obligé de tuer et de manger les *naturalia* vivants (perroquets, singes et autres animaux) capturés pour être transportés jusqu'en France. Ce renversement thématique souligne le contraste dramatique entre l'euphorie du voyage d'aller, fait sous le signe de l'abondance, et la dysphorie du voyage de retour, dominé par la disette et le manque de nourriture.

La thématique de l'abondance se dessine aussi dans l'onomastique. Seules deux espèces de poissons plus ou moins connues sont mentionnées, les bonites et les chiens de mer. Avouer explicitement son ignorance en matière de dénomination des espèces ichtyologiques se révèle être à double détente : d'une part, cet aveu met l'accent sur l'inconnu et l'écrasante abondance de la nature des tropiques ; d'autre part, cela indique au lecteur que la description est vraie dans la mesure où l'ignorance n'est pas occultée par un savoir livresque, à l'inverse de ce qui se produit dans l'œuvre de Thevet, qui est de « ceux qui ont seulement leu les livres » (p. 133), celui de Plinie en premier lieu.

Cette ignorance avouée est apparentée à un topos fréquemment utilisé par Léry, à savoir celui de « l'inexprimable » (*Unsagbarkeitstopos* ou *topos of inexpressibility*, selon la terminologie d'Ernst Robert Curtius¹¹). Léry le met souvent en œuvre pour indiquer l'impossibilité d'exprimer le nombre, la beauté ou la laideur monstrueuse des animaux décrits.

C'est typique de la stratégie descriptive de Léry de faire suivre le topos de l'inexprimable par la focalisation sur une espèce particulière ou un spécimen individuel – le cas échéant la *sarde*, dont la description, malgré sa brièveté, permet d'identifier l'espèce ichtyologique en question : il s'agit selon toute vraisemblance du musso panache (*Selene vomer*), appelé de façon appropriée *lookdown* en anglais, espèce décrite et représentée dans l'*Historia Naturalis Brasiliae* de Marcgraf (Figure 1). La figure descriptive utilisée dans la description de la sarde est la comparaison analogique¹². Celle-ci, normalement, « vis[e] à contrôler psychologiquement la “chose merveilleuse”, qui est en même temps acceptée comme telle¹³ », car les comparants ramènent de façon conventionnelle et rassurante l'inconnu au connu – et surtout aux *naturalia* européens – comme nous le verrons dans d'autres descriptions ichtyologiques de Léry. Dans le cas de la sarde, cependant, le choix inattendu d'un curieux objet non pas naturel, mais fabriqué par l'homme comme comparant (un « morion à creste ») provoque plutôt un effet déconcertant, destiné à souligner la « forme assez estrange » de l'animal.

¹¹ Ernst Robert Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1948, chap. 8.

¹² Sur le rôle de l'analogie dans les descriptions zoologiques, voir mon article « Description et zoologie chez Rabelais », dans Yvette Went-Daoust, *Description-écriture-peinture*, Groningen, CRIN, 1997, p. 1-20.

¹³ André Berthiaume, *La découverte ambiguë. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, p. 55.



Fig. 1. Georg Marcgrave et Willem Piso, *Historia naturalis Brasiliae*,

Leyde, Franciscus Hackius, 1648, Liv. IV, p. 161

(Paris, BnF, Rés. S-851, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15037474/f313.item>).

POISSONS VOLANTS « ET AUTRES SORTES DE POISSONS »

Le chapitre III, de nature essentiellement descriptive, est structuré selon un schéma strict. Le point de départ est la phrase suivante : « Nous prismes force Marsouins, Dorades, Albacores, Bonites, poissons volans ». Celle-ci détermine la macrostructure du chapitre puisque les *aquatilia* mentionnés sont discutés dans l'ordre inverse. Ainsi, le poisson volant est le premier poisson décrit. Léry utilise la description de ce poisson pour offrir au lecteur un schéma sur lequel se calquent les descriptions ichtyologiques ultérieures. Fait intéressant, François Rabelais a procédé de manière similaire avec sa description du poisson volant : en commençant le discours zoologique du *Quart livre* par la description de ce poisson, il pose une norme descriptive, basée sur les descriptions de Pierre Gilles et Guillaume Rondelet¹⁴ – norme qui sera systématiquement déconstruite dans le reste du *Quart livre*.

Regardons de plus près les poissons volants de Léry. La description se compose de trois parties : une introduction dans laquelle l'existence du poisson volant n'est pas simplement rejetée comme « faribole¹⁵ », une partie proprement descriptive, puis une partie conclusive et

¹⁴ Voir mon article « Rabelais ichtyologue », dans Isabelle Garnier et alii (éd.), *Narrations fabuleuses. Mélanges en l'honneur de Mireille Huchon*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 439-452 (plus spéc. p. 444-446), et Romain Menini, « Hirondelles de Rabelais », dans Alisa van de Haar et Annelies Schulte Nordholt (éds.), *Figurations animalières à travers les textes et l'image en Europe, du Moyen Âge à nos jours. Essais en hommage à Paul J. Smith*, Leyde-Boston, 2022, p. 164-178 (plus spéc. p. 169-174).

¹⁵ Ce qualificatif est remarquable, car les poissons volants ont été mentionnés depuis l'Antiquité, et, au milieu du XVI^e siècle, largement décrits et représentés par des ichtyologues tels que Gilles, Belon, Rondelet, Salviani et Gessner.

moralisante. La première partie introductive avance l'un des éléments les plus importants du discours descriptif de Léry, à savoir l'accent mis sur le témoignage autoptique : Léry a effectivement vu, et non seulement vu, mais aussi tenu et mangé ces poissons. Le contact tactile est très souvent mentionné dans les descriptions ichtyologiques ultérieures de l'*Histoire*, de même que l'aspect culinaire : le poisson « est de fort bon goust et savoureux à manger ». On note ici la distanciation par rapport à Thevet : si le témoignage oculaire est bien présent chez celui-ci, les informations sur la capture des poissons et leur comestibilité manquent. En intégrant ces aspects dans son texte, Léry établit une tendance dans l'histoire naturelle du Brésil. En effet, dans l'*Historia* de Marcgraf, nous voyons que la mention de la comestibilité du poisson est devenue une composante fixe, sur laquelle se termine toute description ichtyologique¹⁶.

Pour ce qui concerne la deuxième partie de la description du poisson volant, on voit que Léry ne se distance pas de Thevet. Ainsi, l'analogie descriptive est utilisée de la même manière par les deux auteurs : la taille et la forme du poisson sont comparées à celles d'un hareng ; ce comparant indique que Léry avait surtout en tête la description de Thevet, et non celle d'autres auteurs comme Gilles, Belon, Rondelet, Gessner ou Rabelais, qui tous mentionnent une autre espèce de poisson comme point de comparaison. Ce qui est plus ou moins innovant par rapport à Thevet est ce qui suit dans la troisième partie de la description :

Il y a encores une autre chose que j'ay observée : c'est que ces pauvres poissons volans, soit qu'ils soyent dans l'eau ou en l'air, ne sont jamais à repos : car estans dans la mer les Albacores et autres grands poissons les poursuivans pour les manger, leur font une continuelle guerre : et si pour eviter cela ils se veulent sauver au vol, il y a certains oiseaux marins qui le prennent et s'en repaissent. (p. 128)

Frank Lestringant a montré que cette histoire des « pauvres poissons volans », menacés en l'eau et en l'air, figure déjà dans la relation du voyage de Magellan, écrite par Antonio Pigafetta, et traduite en français en 1526, pour ensuite être allégorisée et devenir « emblème de l'humaine condition » (p. 326) dans de nombreux autres récits de voyage. Cependant, Thevet mentionne cette histoire des poissons volants sans l'allégoriser. Or, Léry procède autrement. Chez lui cette description emblématique fonctionne, sans que cela soit dit de façon explicite, comme une sorte de mise en abyme de son *Histoire* : le sort incertain du poisson est comparable à celui de l'auteur même et de ses compagnons réformés. À l'appui de l'analyse « emblématisante » de Lestringant, on peut noter que peu de temps après la parution de l'*Histoire* de Léry, le thème est repris dans un véritable recueil d'emblèmes par l'Allemand Joachim Camerarius (1534-1598), auteur de quatre livres en latin de cent emblèmes chacun, publiés entre 1590 et 1604. Le premier livre est consacré aux plantes, le deuxième aux animaux terrestres, le troisième aux oiseaux et autres créatures aériennes, le quatrième, publié de façon posthume, aux animaux aquatiques¹⁷. Dans son quatrième livre, Camerarius consacre un emblème aux poissons volants et à leur sort miséreux (Figure 2). Dans son commentaire en prose, il retrace l'histoire du topos : de l'Antiquité (Aristote, Plin, Oppien et Élien), en passant par Pigafetta et André Alciat¹⁸ et aussi Léry, dont le nom est cité en raison de ses précisions sur les oiseaux chasseurs de poissons volants.

¹⁶ La formule standard est « *Edulis est piscis* » ; régulièrement Marcgraf a soin de souligner le caractère autoptique de ses observations en ajoutant : « *saepe commedi* » (j'en ai souvent mangé).

¹⁷ Sur Camerarius et ses emblèmes botaniques et zoologiques, voir Jan Papy, « Joachim Camerarius's *Symbolorum et emblematum Centuriae Quatuor* : From Natural Sciences to Moral Contemplation », dans Karl A.E. Enenkel et Arnoud S.Q. Visser, *Mundus emblematicus. Studies in Neo-Latin Emblem Books*, Turnhout, 2003, p. 201-234 et les articles de Karl Enenkel, Paul J. Smith, Sophia Hendriks et Bernhard Schirg dans Karl A.E. Enenkel et Paul J. Smith (éds.), *Emblems and the Natural World*, Leyde/Boston, Brill, 2017.

¹⁸ Remarquons qu'Alciat ne fait pas référence au poisson volant dans son emblème « *Obnoxia infirmitas* » (La faiblesse est vulnérable), mais à une autre espèce de poisson, la sardine.

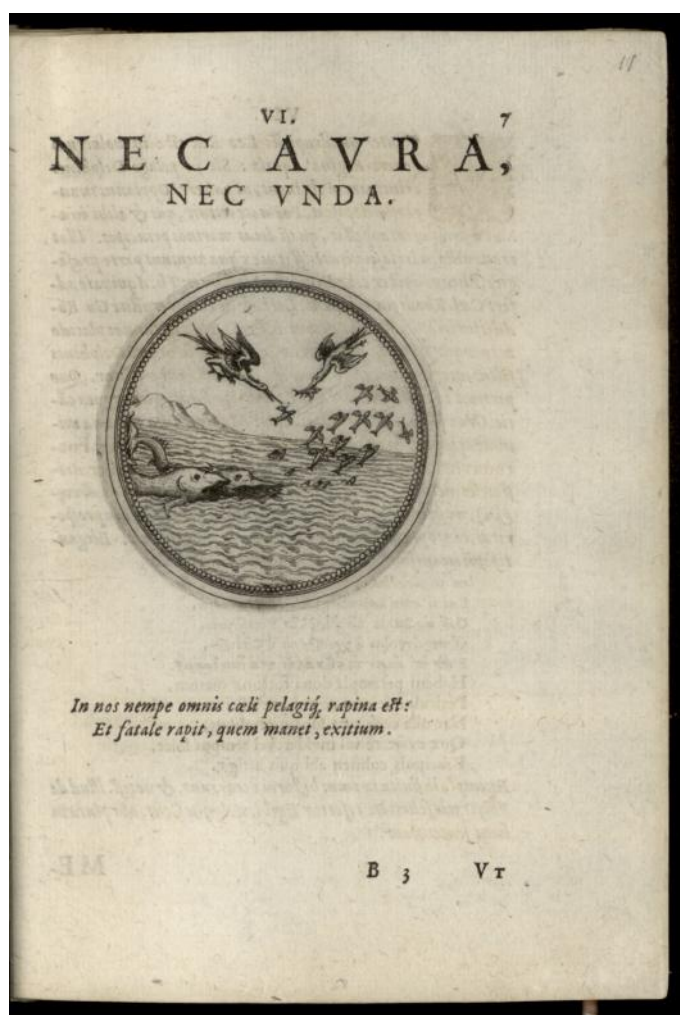


Fig. 2. Joachim Camerarius, *Symbola et Emblematika*¹⁹ [1590], Nuremberg, Gotthard et Philipp Vögelin, 1604, Embl. VI, fol. 7^r
 (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Res/L.eleg.m. 1347 w-4,
<https://www.digitale-sammlungen.de/en/view/bsb00028237?page=25>).

Ce sont en effet ces précisions ornithologiques qui constituent un autre enrichissement par rapport à Thevet, qui dans sa *Cosmographie* se contente du commentaire suivant : « [ces oiseaux] sont aquatiques, & vivans de la marine, comme vous voyez les Herons & Cormorants aller autour des fleuves & estangs pour se paistre de poisson ». Ces informations sont complétées par Léry. Celui-ci a non seulement vu et observé, mais aussi attrapé, manipulé, mangé et anatomisé ces oiseaux. La description est faite à l'aide d'une comparaison analogique : contrairement au « morion à crête » précité, les comparants n'ont pas ici un effet déconcertant : ils ont trait à d'autres oiseaux, respectivement l'épervier, la corneille, un « passereau » non spécifié et le canard. Par ailleurs, d'un point de vue ornithologique, les descriptions combinées de Thevet et de Léry permettent d'identifier l'oiseau : la ressemblance de l'oiseau avec le cormoran (information de Thevet²⁰), son comportement (chasse et relative docilité), son

¹⁹ Joachim Camerarius, *Symbola et Emblematika* [1590], Nuremberg, Gotthard et Philipp Vögelin, Livre IV, 1604. Voici l'inscriptio (le motto) et la subscriptio avec leurs traductions : « Nec aura, nec unda » (Ni dans l'air ni dans l'eau) ; « In nos nempe omnis caeli pelagique rapina est : Et fatale rapit, quem manet, exitium » (Toute rapacité sous le ciel et dans la mer nous vise : Et une mauvaise fin s'empare de celui qui reste).

²⁰ De Meyer compare également la frégate à un héron : « cetoiseaud me re semble a legron que nous zavons en France » (p. 16).



habitat (près de la côte), la couleur grisâtre (épervier) et le déséquilibre entre la taille (corneille) et le poids corporel (passereau) et la forme des pattes (canard) permettent d'identifier cet oiseau comme la frégate (*Fregata spec.*).

Comme la description de la frégate risque de perturber l'ordre prévu, celui-ci est explicitement rétabli par une remarque métadiscursive : « Retournant donc à parler des autres poissons dont j'ay tantost fait mention ». Comme mentionné, ce type de remarques est fréquent chez Léry : il témoigne d'une tendance quasi obsessionnelle à structurer la mise à disposition de l'information.

Ensuite, les bonites, les albacores et les dorades sont décrits, ou dans la terminologie ichtyologique actuelle : la bonite à dos rayé (*Sarda sarda*), le germon ou thon blanc (*Thunnus alalunga*) et la dorade coryphène ou mahi-mahi (*Coryphaena hippurus*). Ce sont des poissons communément mentionnés dans les descriptions de voyages en mer, de Thevet à De Meyer, ce dernier donnant aussi une illustration du germon (appelé à tort « bounitte ») et de la dorade (Figures 3 et 4). L'ordre adopté n'est pas arbitraire puisque les poissons sont décrits dans une gradation ascendante : en taille (de petit à gros), en goût (de bon en passant par excellent à inégalé) et en apparence (contrairement aux deux autres espèces, la dorade « reluit comme fin or »). Puisque les bonites sont censées être connues (elles ont déjà été évoquées sans autre explication) et que les dorades sont chantées par de nombreux auteurs (dont Thevet) en raison de leur apparence physique particulière, de leurs couleurs splendides (et de leur remarquable perte de couleur lorsqu'elles sont sorties de l'eau) et de leur goût délicieux²¹, Léry est bref et concis dans sa description de ces espèces. En revanche, les germons, évoqués en passant par Thevet, font l'objet de toute son attention, surtout leur goût délicieux malgré un mode de préparation culinaire contraint par les conditions de voyage en mer. Cela l'amène à une apostrophe contre « messieurs les frians, lesquels ne se veulent point hasarder sur mers », et qui méprisent cette préparation sommaire : selon Léry, bien qu'ils puissent manger des germons, ces poissons ne peuvent jamais être cuisinés aussi frais qu'en mer.

²¹ Voir aussi la description donnée par De Meyer : « notre capitaine prit une dorade avec un extrument de ferd que lonnome foinne [foène] comme celle qui est representee sur la tette de la dorade/ ce poisson est dune beaute en chantee estemp [enchantée étant] dans leaud particulièrement il nait [n'est] pas malnomme zossi dorade par ce quil est beaud et bon » (p. 15).

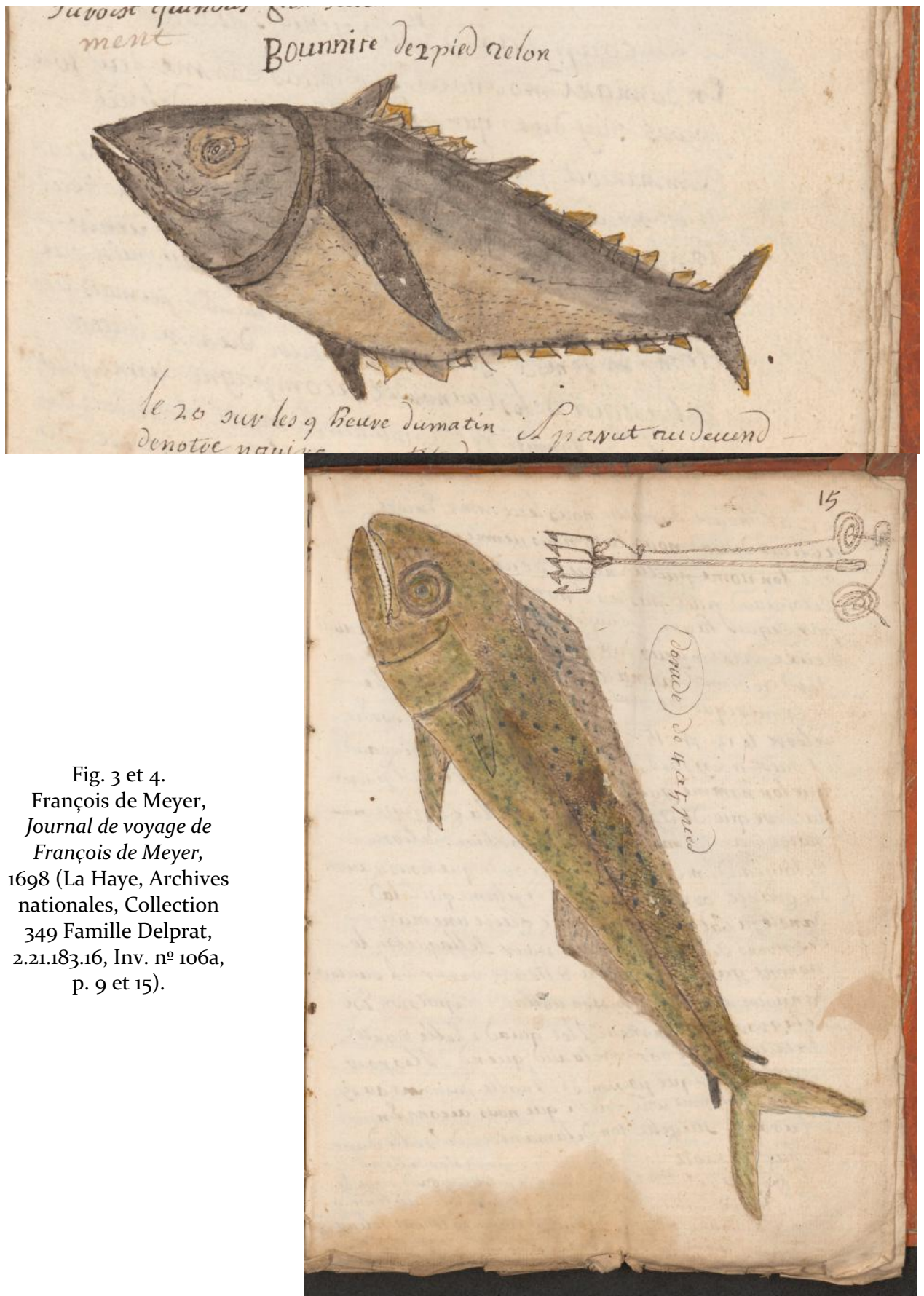


Fig. 3 et 4.
François de Meyer,
Journal de voyage de
François de Meyer,
1698 (La Haye, Archives
nationales, Collection
349 Famille Delprat,
2.21.183.16, Inv. n° 106a,
p. 9 et 15).

Puis c'est au tour des marsouins. Contrairement à Thevet, Léry distingue deux espèces, qui se différencient par la forme de leur museau, pointu ou émoussé. Une identification précise n'est pas possible sur la seule base de la description fournie par Léry. Dans le cas de l'espèce à museau pointu, il s'agit peut-être de l'espèce de dauphin la plus répandue dans ces régions, à savoir le dauphin commun à bec court (*Delphinus delphis*), qui a également été décrit et illustré par François de Meyer (Figure 5). Quoi qu'il en soit, les « marsouins » au bec pointu de Léry sont en fait des dauphins (bien qu'il ne soit pas possible de savoir de quel animal Léry parle lorsqu'il utilise plus tard le terme « dauphins »). Cette description est un bon exemple de l'intégration du narratif dans le descriptif – intégration qui se déroule en trois étapes : elle concerne d'abord l'observation des animaux, puis leur capture et enfin leur dissection. Concernant l'observation, celle-ci frappe par la poéticité picturale avec laquelle sont décrits les marsouins, qui par leur multitude et leurs mouvements influent sur la coloration du paysage marin :

[...] quand la mer commence de s'esmouvoir, ces marsouins paroissans soudain sur l'eau, mesme la nuit, qu'au milieu des ondes et des vagues qui les agitent, ils rendent la mer comme verte, et semblent eux-mesmes estre tous verts. [...] nous en vissions quelquefois en si grande abondance que tout à l'entour de nous, tant que la veue se pouvoit estendre, il sembloit que la mer fust toute de marsouins. (p. 131)

Cette dernière observation sur le nombre des marsouins n'est probablement pas hyperbolique : De Meyer, qui n'aime pas l'exagération, dresse un tableau similaire, mais moins poétique en évoquant « une sigrande quantitté de marsouins que tout lequipage medij quil nans nauoit jamais üeu temps ensemble [tout l'équipage me dit qu'il n'en avait jamais vu tant ensemble] ».



Fig. 5. François de Meyer, *Journal de voyage*, 1698 (La Haye, Archives nationales, Collection 349 Famille Delprat, 2.21.183.16, Inv. n° 106a, p. 4).

Léry diffère également de Thevet dans la deuxième partie de la description. Il donne des détails précis sur la chasse de l'animal, qui est harponné avec un « arpon de fer, emmanché en une perche [...] liée à quatre ou cinq bras de cordeaux » (dans son illustration, De Meyer montre à quoi peut ressembler un tel outil) – et l'animal est tiré à bord avec « un crochet de fer qu'ils [les marins] appellent gaffe (aussi emmanché en une longue perche de bois) ». Puis, la description passe à la dissection : « Pour l'esgard des parties intérieures, et du dedans du Marsouin ». En cela, Léry réitère la similitude anatomique souvent signalée entre l'animal et un

cochon – similitude qu’il constate aussi en goûtant le foie²². Léry termine par le constat que les dauphins sont vivipares. Ce fait miraculeux (mais découvert bien avant lui, entre autres par Belon) invite Léry à confirmer une nouvelle fois le caractère autoptique de ses observations, en recourant au thème culinaire : les petits à naître, trouvés dans l’animal mère, sont cuisinés en « cochons de lait ». Et Léry d’opposer, au sujet de la viviparité du marsouin, son témoignage oculaire (« nul ne m’empeschera de croire ce que j’en ay veu ») au savoir livresque de ceux qui restent confortablement chez eux (p. 133)²³.

La description de l’espèce animale suivante, à savoir le requin, est également motivée : elle est dans la lignée de celle du marsouin, mais de façon opposée puisque l’apparence sympathique (« c’est un plaisir de les ouyr souffler et ronfler », p. 131) et la comestibilité du marsouin sont contrebalancées par la dangerosité et l’inédibilité du requin. La dangerosité de l’animal fait l’objet d’une attention particulière : non seulement les requins peuvent dévorer les marins qui se baignent par temps calme²⁴, mais ils sont aussi, une fois attrapés et exposés sur le tillac, dangereux, avec leurs dents acérées. Les bêtes sont torturées au grand amusement des marins :

[...] ainsi qu’a bestes nuisibles nous avons piqué, et tormenté ceux que nous pouvions avoir, comme si c’eussent esté des mastins enragez, ou à grans coups de masses de fer nous les assommions, ou bien leur ayant coupé les nageoires et lié un cercle de tonneau à la queue, les rejettans en mer, parce qu’avant que pouvoir enfondrer ils estoient long temps flotans et se debattans dessus, nous en avons ainsi le passe-temps. (p. 134)

Ce passage est intrigant du point de vue moderne des études animales puisque c’est le seul moment d’approbation apparente par Léry (on note l’emploi du pluriel « nous ») de ce qu’on appellerait aujourd’hui la cruauté envers les animaux. Un abus similaire, mais désormais mal vu par Léry, se retrouve dans la description de la torture infligée par les Tupinamba à un jaguar capturé :

[...] comme ils sont cruels et vindicatifs contre toute chose qui leur nuit, quand ils en peuvent prendre quelques-unes aux chausses-trapes (ce qu’ils font souvent) ne leur pouvans pis faire ils les dardent et meurtrissent à coups de flesches, et les font ainsi longuement languir dans les fosses où elles sont tombées, avant que les achever de tuer. (p. 270)

La dernière créature marine décrite est la tortue marine. Le fait que la tortue soit le dernier animal à être évoqué peut s’expliquer par la relation intertextuelle compliquée qu’elle entretient avec la description qu’en donne Thevet dans son livre des *Singularitez*. Dans la phrase d’ouverture, Léry semble faire référence à la taille exagérée de la tortue marine, telle qu’elle est décrite par Thevet, qui cite lui-même Pline comme autorité. Dans la phrase suivante, il donne comme preuve de l’autopsie le fait que l’animal est si gros que quatre-vingt hommes de l’équipage en ont mangé²⁵.

²² Notons que De Meyer compare lui aussi l’intérieur du marsouin à celui d’un cochon, et il mentionne explicitement le goût similaire de leur foie.

²³ De Meyer utilise également le thème de la viviparité (mais d’une espèce de requin vivipare) pour souligner le caractère autoptique de sa description.

²⁴ On trouve une observation similaire chez De Meyer : « se poisson est lennemij de lome attendu quan lomme se baigne dans la mair se poisson le coupe en 2 quanstil lattrape ».

²⁵ On trouve ce même genre de preuves, mais concernant d’autres espèces animales, aussi dans le rapport de voyage de De Meyer : « tous le monde de notre bort en manyea dont il lestoit par faitte mant [parfaitement] bon ».

Après la correction indirectement formulée à l'encontre de la description de Thevet, suit une comparaison culinaire : la tortue marine, si elle est bien préparée, a le goût du veau. Cette comparaison vient tout droit de Thevet, qui n'est pas mentionné. Puis Léry décrit comment la tortue est pêchée « sur mer ». Encore une fois, le rapport intertextuel avec la description de Thevet est problématique. Thevet décrit comment l'animal est chassé « sur mer », mais aussi « sur terre » lorsqu'il rejoint la plage la nuit. Cependant, Thevet n'indique pas clairement s'il a vu la capture « sur mer » de ses propres yeux, et précise qu'il n'a pas vu la seconde façon de chasser « sur terre ». Léry, au contraire, se limite à ce qu'il a lui-même vu, et il montre son talent de conteur en relatant la scène de chasse dans une longue phrase, qui combine la précision et le suspense narratif, avant de conclure laconiquement le chapitre :

En beau temps et calme (car autrement on les voit peu souvent) qu'elles montent et se tiennent au dessus de l'eau, le soleil leur ayant tellement eschauffé le dos et la coquille qu'elles ne le peuvent plus endurer, à fin de se rafraîschir, se virant et tournant ordinairement le ventre en haut, les mariniers les appercevans en ceste sorte, s'approchans dans leur barque le plus coyement qu'ils peuvent, quand ils sont auprès les accrochant entre deux coquilles, avec ses gaffes de fer dont j'ay parlé, c'est lors à grand force de bras, et quelque fois tant que quatre ou cinq hommes peuvent, de les tirer et amener à eux dans leur batteau. Voilà sommairement ce que j'ay voulu dire des Tortues et des poissons que nous prismes lors : car je parleray encores cy apres des Dauphins, et mesme des Baleines et autres monstres marins. (p. 135-137)

La description de Léry, dans laquelle Thevet est à la fois plagié et corrigé, conduira à une vive polémique avec le susceptible cosmographe, qui l'attaque dans ses *Hommes illustres* (1584), sur quoi Léry riposte, dans l'édition de 1585 de son *Histoire*, par une longue contre-attaque de plusieurs pages, intercalée entre le récit de la capture des tortues et la phrase finale du chapitre (ce qui fait que le mot « sommairement », à partir de cette édition, ne recouvre plus tout à fait la réalité²⁶).

Avec cette phrase de clôture proleptique, le discours ichtyologique s'étend au chapitre suivant qui est essentiellement narratif. Cette prolepse a un effet de suspense car le lecteur doit attendre la fin de ce chapitre pour voir apparaître les deux espèces animales – baleine et dauphin – qui sont décrites en contraste, comme cela a déjà été fait dans la description du marsouin et du requin. La baleine – l'attention de Léry se concentre sur un seul exemple – est décrite comme un monstre terrifiant, un rocher contre lequel le navire pourrait se briser, et qui, si elle plonge dans la mer, crée un tourbillon si grand que Léry craint que le navire n'en soit englouti. Les dauphins, qui sont présentés par analogie anthropomorphisante, s'opposent à la nature chaotique du monstre marin :

[...] disposez et arrangez comme une compagnie de soldats marchans apres leur Capitaine [...] et y en eut un, lequel par six ou sept fois, comme s'il nous eust vouloir cherir et caresser, tournoya et environna nostre navire²⁷. (p. 145)

De façon remarquable, la gentillesse de l'animal suscite chez les marins le désir de l'attraper : « En récompense de quoy nous fismes tout ce que nous peusmes pour le cuider prendre » (p. 145). Il n'est pas clair si les mots « En récompense de quoy » sont ironiques.

²⁶ Sur cette polémique, voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, p. 313-314.

²⁷ Frappante est la similitude thématique avec les chapitres XXXIII et XXXIV du *Quart livre* de Rabelais, dans lequel le monstrueux physétère, comparé, comme chez Léry, au monstre biblique Léviathan, s'oppose à la flotte militairement ordonnée des Pantagruélistes.



Il y a trois autres descriptions de faune marine – à savoir le poisson-scie, encore une fois la baleine et une espèce de petites huîtres, appelées *Leripés* par les Tupi – qui sont incluses dans un contexte narratif. La monstruosité du poisson-scie est initialement décrite de façon hyperbolique (« le plus bigerre, difforme et monstrueux qu’il est possible d’en voir », p. 159). Puis, le monstrueux est comme neutralisé par un discours plus joyeux : « quand nous les vismes sur terre remuer si soudain ce maistre nez, ce fut à nous, en nous en donnant garde, et sur peine d’en estre marquez, de crier l’un à l’autre, Garde les jambes », passage immédiatement suivi d’une inversion du thème de la comestibilité, puisque l’animal est considéré comme immangeable : « au reste la chair en estoit si dure, qu’encore que nous eussions tous bon appetit, et qu’on le fist bouillir plus de vingtquatre heures, si n’en sceusmes nous jamais manger ».

Les deux autres descriptions narratives, comme ce fut le cas du marsouin et du requin, ainsi que de la baleine et des dauphins, se juxtaposent de façon contrastée : après la description des petites huîtres savoureuses, nommées *Leripés*²⁸, dans lesquelles on trouve parfois une perle, se dresse la terrifiante baleine pourrie rejetée sur la plage, dont seule la langue est comestible (qui, salée, est envoyée en France).

ICHTHYOLOGIE BRÉSILIENNE

Le chapitre XII est le deuxième chapitre ichtyologique à caractère essentiellement descriptif. Ce chapitre est le plus intéressant du point de vue de l’histoire de l’ichtyologie. Il offre d’abord une partie descriptive énumérative de huit espèces présentes sur la côte brésilienne. Les descriptions de cette section sont composées de trois parties, dont la structure correspond aux descriptions ichtyologiques de Georg Marcgraf²⁹ : (1) toutes les descriptions sont introduites avec le nom indigène et une traduction, une paraphrase ou une explication de ce dernier. C’est grâce à ces données onomastiques que Léry parvient à surpasser Thevet, à qui, dans la Préface de son *Histoire*³⁰, il reproche son ignorance de la langue des Tupi. Marcgraf commence lui aussi invariablement sa description des animaux par le nom indigène, suivi de synonymes dans d’autres langues. (2) Ensuite, Léry fournit une indication très concise sur la morphologie du poisson, qui est souvent déjà incluse dans la dénomination indigène. C’est là un élément que Marcgraf développera dans une description morphologique plus longue, systématiquement structurée, qui sera adoptée jusqu’au XVII^e siècle. (3) Et troisièmement, la description se termine, comme chez Marcgraf, par une ou plusieurs remarques sur la comestibilité du poisson. Citons à titre d’exemple cette description tripartite, mais concise :

Acarapep, poisson plat³¹, lequel en cuisant jette une graisse jaune, qui luy sert de sausse, et en est la chair merveilleusement bonne. (p. 297)

Léry procède comme il l’a fait avant : il recourt au topos de l’inexprimable pour zoomer ensuite sur les espèces individuelles :

Au reste les rivières d’eau douce de ce pays-là, estans aussi remplies d’une infinité de moyens et petits poissons [...] j’en descriray encor seulement deux merveilleusement difformes. (p. 298)

Ces deux espèces de poissons, décrites de façon assez détaillée, peuvent être identifiées : le silure cuirassé et le requin marteau. La description du silure cuirassé passe par les trois

²⁸ Nous reviendrons sur le sens autoréférentiel de ce nom.

²⁹ Sur le discours ichtyologique de Marcgraf, voir mon article « Marcgraf’s Fish in the *Historia Naturalis Brasiliae* and the Rhetorics of Autoptic Testimony », dans Mariana De Campos Françaço (éd.), *Toward an Intercultural Natural History of Brazil. The Historia Naturalis Brasiliae Reconsidered*, Abingdon, Routledge, 2023 (à paraître).

³⁰ Léry, *Histoire d’un voyage*, p. 80-82.

³¹ Cette information sur le physique du poisson est la traduction française du mot *Acarapep*.



composantes descriptives usuelles : nom, description physique, comestibilité. Par contre, le requin marteau est si monstrueux (« il n'est pas possible de voir teste de poisson plus hideuse ») que Léry semble oublier de mentionner la troisième composante : le caractère comestible ou non du poisson.

Le reste du chapitre est largement consacré aux techniques de pêche des Tupi. Cette dernière partie est importante pour mon argumentation, car ici les relations humains-animaux sont si étroites que la distinction entre humains et animaux semble s'effacer. Jusqu'à présent, ce sont les créatures marines qui ont été anthropomorphisées : comme on peut le voir dans les « pauvres poissons volans » évoqués ci-dessus, les marsouins au museau émoussé, comparés à des moines encapuchonnés, et les dauphins, dont l'ordre de bataille est similaire à celui d'une compagnie militaire.

Mais ici il s'agit de gens dont la nature amphibie est de plus en plus accusée, à commencer par leurs compétences de pêche qui nécessitent un mode de vie quasi aquatique : ils ne pêchent pas seulement depuis le bord, mais ils utilisent aussi des radeaux à une personne pour pêcher sur le fleuve ou sur la mer. Léry note que les Tupi sont d'excellents nageurs, capables de récupérer les poissons empalés, comme le font les « chiens barbets ». Les petits enfants, « dès qu'ils commencent à cheminer, se mettent dans les rivières et sur le bord de la mer, grenouillent déjà comme petits canards ». Ces observations conduisent à la mention d'un énorme animal aquatique ressemblant à un être humain (il s'agit probablement d'un lamantin), dont un chasseur Tupi raconte à Léry ce qui suit (c'est par ailleurs une des rares descriptions qui ne soit pas issues de sa propre observation) :

[...] il y eut un gros poisson, lequel la [la barque] prenant par le bord avec la patte, à son avis, ou la vouloit renverser, ou se jeter dedans. Ce que voyant, disoit-il [le chasseur Tupi], je luy couppay soudainement la main avec une serpe, laquelle main estant tombée et demeurée dans notre barque, non seulement nous vismes qu'elle avoit cinq doigts, comme celle d'un homme, mais aussi de la douleur que ce poisson sentit, monstrant, hors de l'eau une teste qui avoit semblablement forme humaine, il jetta un petit cri. (p. 300-301)

Avec ce récit de l'animal anthropomorphe, Léry donne une tournure compliquée à son approche autoptique : serait-ce un singe marin, qui serait le pendant maritime d'un singe terrestre ressemblant à un être humain ? Ou serait-ce un Triton ou une Sirène, dont on parle depuis l'Antiquité ? Ces questions restent sans réponse. Il est notable que Léry ne rejette pas l'histoire du Tupi comme du non-sens, mais il souligne que, lors de ses voyages en mer et lors de son séjour au Brésil, il n'a jamais rencontré un tel animal.

La partie proprement ichtyologique du chapitre se termine par une description poétique d'un paysage tranquille de rivière ou de mer, parsemé de silhouettes des pêcheurs lointains :

Quand nos sauvages en beau temps sont ainsi nuds, et un à un separez en penchans sur la mer, vous diriez, les voyans de loing, que ce sont Singes, ou plustost (tant paroissent-ils petits) Grenouilles au soleil sur des buches de bois au milieu des eaux. (p. 303)

La métamorphose en créature aquatique affecte également Léry lui-même. Au chapitre XVIII, il explique ce que signifie son nom en langue tupi – la dénomination ratifiée, pour ainsi dire, son intégration physique dans la communauté tupi par une joyeuse intégration linguistique :

[...] mon surnom Lery, signifie une huitre en leur langue, je leur dis que je m'appellois *Lery-oussou* : c'est-à-dire une grosse huitre. Dequoy eux se tenans bien satisfaits, avec leur admiration *Teh !* se prenans à rire,



dirent : Vrayement voila un beau nom, et n'avions point encores veu de *Mair*, c'est à dire François, qui s'appelacst ainsi. Et de fait, je puis asseurement dire que jamais Circé ne metamorphosa homme en une si belle huitre, ne qui discourust si bien avec Ulisses que j'ay depuis ce temps-là fait avec nos sauvages. (p. 450-451)

Ce passage onomastique nous ramène à la description des Léripés, nom auquel il confère rétrospectivement – intentionnellement ou non – une charge autoréférentielle³² :

[...] il y a une infinité de petites huitres, qu'ils nomment *Leripés*, si bien attachées, voire comme collées, qu'il les en faut arracher par force. Nous faisons ordinairement bouillir de grandes potées de ces *Leripés*, dans aucuns desquels en les ouvrans et mangeans nous y trouvons des petites perles. (p. 207)

L'huître est la variante maritime d'un topos métadiscursif bien connu, celui de l'écorce, dont l'extérieur rugueux cache un message intérieur, un sens plus profond, une invitation à lire « *sub cortice verborum hominum* » (sous l'écorce des mots des hommes) – comme l'exprime la phrase souvent citée de Bonaventure (*Prologus in Breviloquium* § 4) : « *sub cortice litterae apertae occultatur mystica et profunda intelligentia* » (« sous l'écorce de la lettre visible se cache une compréhension mystique et profonde »). Ce topos s'applique automatiquement au récit de Léry, qui raconte une histoire rugueuse de tourmente et d'injustice, mais dans laquelle, par un effort interprétatif (cf. les mots « par force »), le lecteur trouve un contenu instructif et nourricier, et dont parfois des perles surgissent, ainsi que nous l'avons vu dans les descriptions poétiques de la nature.

CONCLUSION

On voit que Léry, par sa présentation autoptique et sa critique explicite à l'adresse de « ceux qui ont seulement leu les livres », se rapproche de l'idéal de « l'homme pratique ». Dans les années où Léry publie son *Histoire*, cet idéal est le mieux exprimé par Montaigne dans le chapitre « Des Cannibales » de ses *Essais* (1580). Dans ce chapitre, Montaigne s'attarde sur l'utilité des témoins oculaires des hommes pratiques, fulgurant contre « ces habiles » cosmographes, qui ont toujours tendance à embellir leurs récits. Montaigne illustre son argumentation en se concentrant sur une personne particulière de sa maison, qui a séjourné longtemps au Brésil français :

J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit ou Vilegaignon print terre, qu'il surnomma la France Antartique. [...] Cet homme que j'avoy, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, et plus de choses, mais ils les glosent : et pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire : Ils ne vous representent jamais les choses pures ; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu³³ [...].

³² Voir, à ce sujet, le premier chapitre « Jean de Léry brésilien. Histoire d'huître » de Frank Lestringant, *Jean de Léry ou L'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, 3^e éd., Paris, Classiques Garnier, « Études et essais sur la Renaissance », n° 62, 2016, p. 29-45.

³³ Michel de Montaigne, *Les Essais*, éd. Jean Balsamo, Michel Magnien, Catherine Magnien-Simonin [...], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 208-210.



Or, notre microlecture du discours descriptif ichtyologique montre que Léry ne peut réaliser cet idéal. Dans le contexte violemment polémique qu'est celui de l'*Histoire*, une écriture objective *sine ira et studio* lui est impossible. De plus, son écriture est trop rhétorique, au niveau de sa *dispositio* et de son *elocutio*, pour être autoptique. De même, la poéticité du texte et le talent du narrateur, dont nous avons vu de nombreux exemples, font que l'œuvre de Léry n'est pas un pur témoignage autoptique, comme celui de cet « homme » de la maison de Montaigne, ou celui de François de Meyer, un siècle plus tard. Son *Histoire* offre plutôt un bel exemple d'*imagination* autoptique³⁴.

³⁴ L'expression « *autoptic imagination* » a été inventée par Anthony Pagden, *European Encounters with the New World: From Renaissance to Romanticism*, Yale UP, 1994. Safier a utilisé ce terme quelque peu paradoxal pour qualifier la perspective de Marcgraf (« Beyond Brazilian Nature », article cité).



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- CAMERARIUS Joachim, *Symbola et Emblematica* [1590], Nuremberg, Gotthard et Philipp Vögelin, 1604.
- LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* (2^e éd. : 1580), éd. Frank Lestringant, Paris, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.
- MARCGRAF Georg, PISO Willem, *Historia Naturalis Brasiliae*, annotations de Jean de Laet, Leyde, Franciscus Hackius, 1648.
- MEYER François de, *Journal de voyage de François de Meyer, à bord de L'Aigle, sous le commandement de François Dubois en route vers la Martinique*, 1698 (La Haye, Archives nationales, Collection 349 Famille Delprat, 2.21.183.16, Inv. n° 106a).
- MONTAIGNE Michel de, *Les Essais*, éd. Jean Balsamo, Michel Magnien, Catherine Magnien-Simonin [...], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.
- THEVET André, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France Antarctique*, éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 1997.
- , *La Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huillier et Guillaume Chaudière, 1575.

Textes critiques

- BERTHIAUME André, *La Découverte ambiguë. Essai sur les récits de voyage de Jacques Cartier et leur fortune littéraire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976.
- CURTIUS Ernst Robert, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1948.
- ENENKEL Karl A.E. et SMITH Paul J. (éds.), *Emblems and the Natural World*, Leyde/Boston, Brill, 2017.
- GLARDON Philippe, *L'Histoire naturelle au XVI^e siècle. Introduction, étude et édition critique de La nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz, 2011.
- GRAFTON Anthony, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Harvard UP, 1992.
- LESTRINGANT Frank, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, Travaux d'humanisme et Renaissance, n° 251, 1991.
- , « Jean de Léry brésilien. Histoire d'huître », dans *Jean de Léry ou L'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, 3^e éd., Paris, Classiques Garnier, « Études et essais sur la Renaissance », n° 62, 2016, p. 29-45.
- MENINI Romain, « Hirondelles de Rabelais », dans Alisa van de Haar et Annelies Schulte Nordholt (éds.), *Figurations animalières à travers les textes et l'image en Europe, du Moyen Âge à nos jours. Essais en hommage à Paul J. Smith*, Leyde/Boston, Brill, 2022, p. 164-178.



- PAGDEN Anthony, *European Encounters with the New World : From Renaissance to Romanticism*, Yale UP, 1994.
- PAPY Jan, « Joachim Camerarius's *Symbolorum et emblematum Centuriae Quatuor* : From Natural Sciences to Moral Contemplation », dans Karl A.E. Enenkel et Arnoud S.Q. Visser (éds.), *Mundus emblematicus. Studies in Neo-Latin Emblem Books*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 201-234.
- SAFIER Neil, « Beyond Brazilian Nature. The Editorial Itineraries of Marcgraf and Piso's *Historia Naturalis Brasiliae*, dans Michiel van Groesen (éd.), *The Legacy of Dutch Brazil*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 168-186.
- SMITH Paul J., « Description et zoologie chez Rabelais », dans Yvette Went-Daoust (éd.), *Description-écriture-peinture*, Groningen, CRIN, 1997, p. 1-20.
- , « Marcgraf's Fish in the *Historia Naturalis Brasiliae* and the Rhetorics of Autoptic Testimony », dans Mariana DE CAMPOS FRANÇOZO (éd.), *Toward an Intercultural Natural History of Brazil. The Historia Naturalis Brasiliae Reconsidered*, Abingdon, Routledge, 2023 (à paraître).
- , « Rabelais ichtyologue », dans Isabelle Garnier, Claude La Charité, Romain Menini, Anne-Pascale Pouey-Mounou, Anne Réach-Ngô, Trung Tran et Nora Viet (éds.), *Narrations fabuleuses. Mélanges en l'honneur de Mireille Huchon*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 439-452.
- et TRIJP Didi van, « Dynamiques européennes de l'humanisme érudit dans l'histoire naturelle. Le cas de l'ichtyologie, de Belon, Rondelet et Gessner à Willughby et Ray », dans Denis Crouzet, Elisabeth Crouzet-Pavan, Philippe Desan et Clémence Revest (éds.), *L'humanisme à l'épreuve de l'Europe (XV^e-XVI^e siècle). Histoire d'une transmutation culturelle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2019, p. 167-181.
- , TRIJP Didi van et MOSS Alan, « François de Meyer's Fish Travelogue (1698) », dans Paul J. Smith et Florike Egmond (éds.), *Towards a Cultural History of Early Modern Ichthyology (1500-1800)*, Leyde/Boston, Brill (à paraître en 2023).
- ZUCKER Arnaud, « Fonctions des classes dans les traités ichtyologiques de P. Belon et G. Rondelet : empreinte ou alibi antique ? », dans Thierry Gontier (éd.), *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'Âge classique*, Louvain, Peeters, 2005, p. 7-32.